

spectacle hideux. Les villages brûlent comme des torches immenses. Sous le ciel pluvieux, les armées harassées dorment, une nuit sur deux, des sommeils courts et tragiques. Les masses se meuvent dans des paysages désolés jonchés des restes du pillage, semés de cadavres. Les convois empêtrés piétinent, interminables sur des routes défoncées. Les munitions s'épuisent.

Notre armée est partie ridiculement vêtue, malgré tous les enseignements des guerres récentes, par la sottise d'une synthèse de doctrines : « qu'est-ce donc que ces détails de vêtements ? Ce n'est pas l'habit qui donne la victoire, mais l'offensive ! » Notre armée traîne maintenant les lambeaux de ses défroques, mêlés d'habits moins voyants volés chez l'habitant. Plus rien de la parade : le guerrier est l'homme d'une bande demi-sauvage.

Donc arrêté par l'effort du pays tout entier, neutralisé malgré nos militaires, le militarisme prussien, contre lequel nous avons quitté, trop naïfs, l'usine et la charrue.

Était-il fini le mauvais rêve ? Hélas, il commençait.

Honteusement, le pouvoir politique avait fui à Bordeaux. Débâcle sinistre. Paris bourgeois l'avait suivi, encombrant les gares, y piétinant pendant des heures, s'entassant dans des wagons à bestiaux, suant la peur. Pauvres gens... Ils se rappelaient Sedan, dont le plan XVII nous mettait à deux doigts... on se doutait que le communiqué mentait. On croyait pis que la réalité.

Mais l'ennemi est rejeté de la Marne...

En vérité, on n'ose pas y croire.

Peu à peu, pendant que se passe le drame de l'Yser et des Flandres, pendant qu'un commandement incohérent use et abuse de ses squelettes de régiments exténués alors que les renforts commencent enfin, mais à peine, à arriver ; pendant qu'on se rend compte qu'il n'y a aucune organisation, que l'on n'a ni avions, ni munitions, ni habits, ni méthode, ni adaptation...

Pendant que les complices d'Etat-Major continuent à tromper l'armée et le public avec des contes à dormir debout : l'espion allemand, la mitrailleuse allemande, notre petit 75 (1) — et inaugure le « on progresse », le « je le grignote » et autres âneries, qui ridiculiseront pour jamais Joffre...

Pendant que l'on interdit aux troupes une tranchée bien établie et à peu près habitable, et qu'on les condamne « pour leur laisser l'esprit offensif » à des mois dans la boue glacée, dans l'eau sordide, sans parapet sérieux, sans organisation de repli. Pendant que tombent partout les victimes de toutes les tacticonneries des offensi-bavards déchainés...

La manne de croix et de citations commence à se manifester pour les élus. Elle ne va pas très loin. La tranchée en ignorera longtemps l'effet. On entend dans les popotes militaires influentes d'étranges théories : pourquoi ratifierait-on cette citation proposée pour ce sous-lieutenant de réserve, alors que les capitaines de

(1) Il y avait, entr'autres en Argonne, près de Saint-Thomas, un avant-train de cheval déchiqueté, pendu dans un arbre. Ce cheval portait sur la corne de son pied son matricule français. C'était la victime d'un canon allemand. Un périodique illustré en publia la photographie avec la légende « Terrible effet de notre 75 ».

l'active ne sont pas encore tous cités ? De l'obscurité des combats pour la sauvegarde du pays, où l'on n'avait pas pensé à des récompenses possibles, quelques vieux routiers du métier tirent habilement leur renommée. Les Etats-Majors analysent les propositions, les filtrent. Ils gardent pour eux le maximum. Afin de ne pas diminuer leur gloire médiocre par le récit des exploits d'autrui, ils rédigent à nouveau dans un style barbare des clichés de tableau d'honneur : « n'a pas hésité, malgré un feu violent de l'ennemi... », « Modèle de conscience et de dévouement... ». Cela, au lieu de s'informer de ce qui se passe dans la boue glaciale des trous infâmes qu'on ose appeler tranchées... dans le communiqué de M. de Pierrefeu.

Cependant les munitionnaires et industriels envoient leurs courtiers louches rôder dans les ministères, s'y implanter, soutirer l'or, qui coule à pleins flots. Ils vont sauver la patrie. Citroën bâtit ses usines aux frais de l'Etat, Loucheur ses arsenaux.

Des catins inavouables, des chasseurs de restaurants s'ouvrent — comment ? — les portes des bureaux militaires. Aujourd'hui millionnaires, tous les rôdeurs louches des tripots et des bouges, tous les politiciens tarés, grouillent autour des pots de vins, de la gabegie, de l'imprévoyance. Par eux, le militaire et le civil scellent un pacte d'alliance aux dépens de la patrie mutilée... pour la sauver !

La même loi d'amnistie les couvre aujourd'hui. Mais ne couvre qu'eux.

Elle ne s'étend pas aux ennemis de l'ordre bourgeois, aux héros des rébellions légales et constitutionnelles contre les intérêts cyniques de certaine bourgeoisie.

La même impunité pour les mercantis et les tacticons.



Non, ce n'était pas fini, cela commençait.

La guerre devait durer, durer... pour la plus grande gloire du tacticon et les plus fructueux bénéfices du mercanti.

Le mercanti ? Mais n'est-il pas représenté par les plus gros : toute la noblesse d'industrie : Le Creusot, La Marine et Homécourt, Châtillon-Commentry, Saint-Gobain, Loucheur, La Thomson, La Banque de Paris et des Pays-Bas, toutes les banques, le gotha de la métallurgie, de la finance. Nos maîtres de l'heure.

Le tacticon ? Ne se résume-t-il pas dans ceux qui disposaient de l'avancement : les brevetés, qui se réservaient d'abord les meilleures places, monopolisaient les étoiles, arrêtaient dans leurs bureaux croix et galons, qui en disposent encore maintenant ; parmi eux les tout puissants de la coterie offensibavarde du plan XVII ne vont-ils pas dominer encore, au plus grand dam de nos armées ? Derrière l'abri du front continu...

Il y avait longtemps que l'alliance des trafiquants et de ces militaires de haute caste était faite.

Nous verrons bientôt comment.

(A suivre.)

MARCEL-EUGENE.